

Marc Côte, Olivier Milhaud
15 novembre 2001

Le Bellecour, 15 novembre 2001

Les montagnes du Maghreb : un cas de déterminisme géographique ?

Marc Côte apparaît comme le géographe de l'Algérie. Ce lyonnais d'origine enseigna vingt-cinq ans à Constantine avant de devenir professeur à l'université d'Aix-en-Provence. Auteur de livres remarquables, notamment *Pays, paysages, paysans d'Algérie* (CNRS, 1996) où il donne libre cours à son style talentueux, *L'Algérie ou l'espace retourné* (Flammarion, 1988) révélant un renversement spatial du pays de la fermeture sur l'intérieur à l'ouverture, un manuel sur *L'Algérie* (Masson, 1996) dans la célèbre collection U, et plus récemment un numéro de la *Documentation Photographique* consacré au Maghreb (n°8002, avril 1998), il a une connaissance profonde et assurément sensible de cette terre méditerranéenne. Et c'est dans un café Bellecour trop petit pour l'occasion que s'est rassemblé un auditoire particulièrement attentif, et touché par la simplicité du personnage. Des montagnes méditerranéennes on en connaît les noms : Atlas, Anti-Atlas, Aurès, Kabylie, Tell... Autant de môles de peuplement, de conservatoires de traditions et d'une langue, qui semblent marquer un triomphe de l'histoire. Or depuis quelque temps, certains croient déceler la revanche d'une géographie déterministe, insistant sur un milieu défavorisé et marginalisé faisant de ces montagnes des espaces perdants.

Marc Côte aurait pu repousser d'emblée cette idée de déterminisme, contester le déterminisme naturel qui veut que les activités humaines soient déterminées mécaniquement par le milieu physique, dénoncer le déterminisme historique qui fait tout dépendre du passé et transforme la géographie en généalogie de l'espace, faisant fi de la liberté et des choix des acteurs. Il aurait pu aussi critiquer l'idée même de déterminisme géographique qui veut que l'action humaine se déduise entièrement des configurations spatiales. Marc Côte a choisi une autre approche, moins directe mais plus subtile. Il est parti d'un exemple : la Kabylie, et a analysé la montagne comme une réalité résolument sociétale.

Comprendre la révolte actuelle d'une montagne : la Kabylie L'anniversaire du printemps berbère en 2001 a donné lieu à de très violents affrontements entre jeunes manifestants kabyles et le pouvoir central algérien. Les émeutes furent avant tout spontanées, le fait de jeunes travailleurs ou de chômeurs, bientôt rejoints par des étudiants. La dénonciation vise à la fois ce qu'ils appellent « la mal vie » et la hogra, c'est-à-dire le mépris et l'injustice que leur infligent les pouvoirs publics. D'où les bâtiments publics saccagés ou les slogans du style « quarante ans de mépris, ça suffit ». Les slogans sont sociaux à 90%, et identitaires pour 10% seulement. C'est une révolte sociale qui aurait pu embraser toute autre région algérienne, mais la Kabylie a joué le rôle de caisse de résonance.

La Kabylie, essai de définition d'une montagne La Kabylie est une montagne très pentue, où les densités sont fortes tout comme la tradition d'émigration. L'arrêt contemporain des investissements de l'Etat et des émigrés a abouti à une paupérisation certaine de la montagne.

Mais la Kabylie, c'est avant tout une société montagnarde, société qui a su garder ses structures pré-coloniales, notamment la tadjmat, l'assemblée des sages, qui organise la vie des villages et des quartiers. Si la tadjmat a résisté à la colonisation, elle s'est récemment transformée en communauté de village et a intégré les jeunes. Si l'on additionne les 1500 villages de la Grande Kabylie, ceux de la Petite Kabylie, et les communautés de quartiers des villes kabyles, on arrive à 4000 unités de base qui structurent fortement la vie sociale, tiennent des réunions, et s'organisent en coordination, loin de toute structure partisane ou politique. Et cette structure horizontale d'un mouvement citoyen a permis la tenue des deux grandes manifestations de Tizi Ouzou qui a rassemblé 300000 personnes et d'Alger qui fut interdite par les autorités mais avait attiré 500 à 600000 personnes.

Y a-t-il au Maghreb d'autres Kabylie ? Des sociétés structurées, paysannes, entretenant des rapports étroits à la terre, dans des montagnes fortement peuplées mais dotées d'une tradition d'émigration ancienne, le Maghreb en connaît d'autres, en particulier dans le Rif, le Haut-Atlas, l'Anti-Atlas ou les Aurès. Or la carte des régions berbérophones se calque - avec des exceptions - sur cette carte des sociétés paysannes structurées... Peut-on parler de montagnes refuges pour autant ? Peut-être pas, prévient Marc Côte, car l'interprétation traditionnelle qui veut que les populations arabophones soient arrivées dans les plaines puis aient chassé les populations berbères dans les montagnes est un peu trop simpliste. D'une part parce que parmi les berbérophones on comptait des populations nomades, et d'autre part parce que les populations berbères occupent les montagnes depuis des milliers d'années. Il n'en demeure pas moins vrai que l'existence de ces sociétés paysannes a permis à la berbéricité de perdurer. Les montagnes furent dès lors des conservatoires. Détermination donc, mais pas déterminisme. Nuance.

Deux grandes façons de vivre la montagne au Maghreb

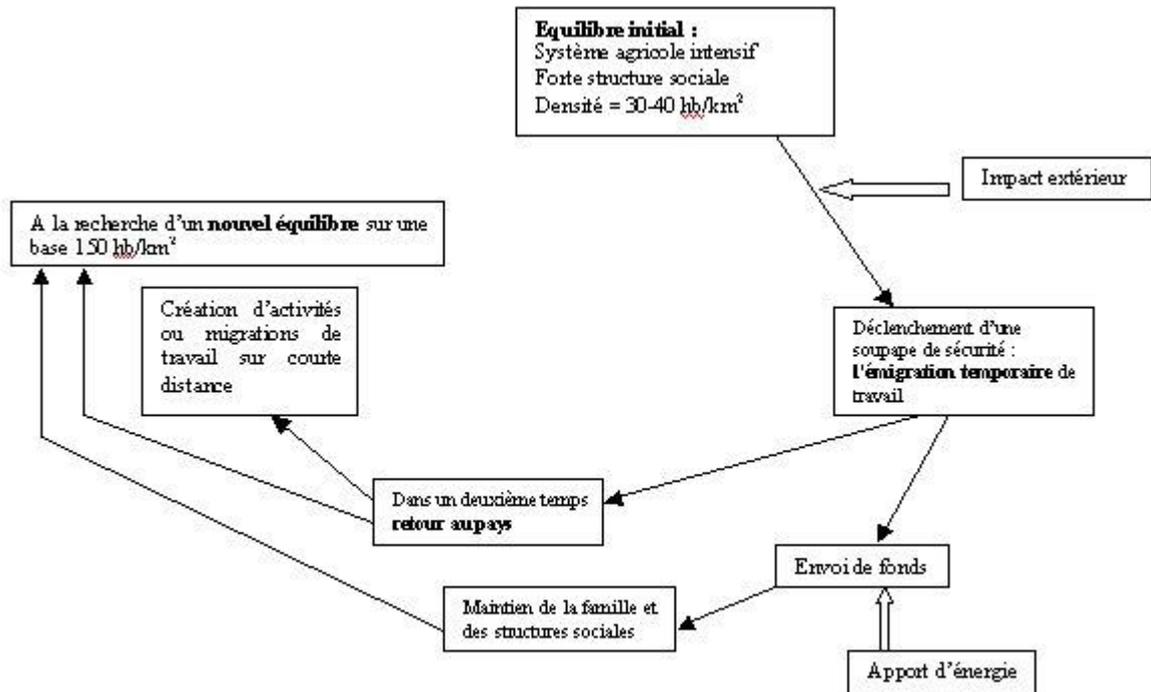
Les sociétés paysannes n'occupent que 50% des montagnes. Les autres sont occupées par des populations pastorales semi-nomades, où l'occupation du sol est infiniment plus ténue. La logique d'occupation de l'espace est plus extensive. Ces deux modes de vivre l'espace montagnard se traduisent au niveau des dynamiques migratoires.

Parmi les sociétés paysannes du Rif, du Haut-Atlas, de l'Anti-Atlas, de Trara, de Kabylie, des Aurès et de Matmata en Tunisie, les densités sont fortes, les potentialités faibles, et l'émigration réelle, mais organisée par la collectivité. Il s'agit de migrants masculins et célibataires, qui empruntent des filières bien structurées permettant les retours d'argent et partiellement des travailleurs émigrés. Dès lors si l'on comptait 80 habitants par kilomètres carrés au XIX^e siècle dans ces montagnes, les densités actuelles sont de 150 habitants/km² environ en Petite Kabylie et 300 habitants/km² dans la Grande Kabylie. Ainsi, par une causalité linéaire, des densités montagnardes fortes entraînent l'émigration, qui permet des retours d'argent pouvant maintenir des densités fortes.

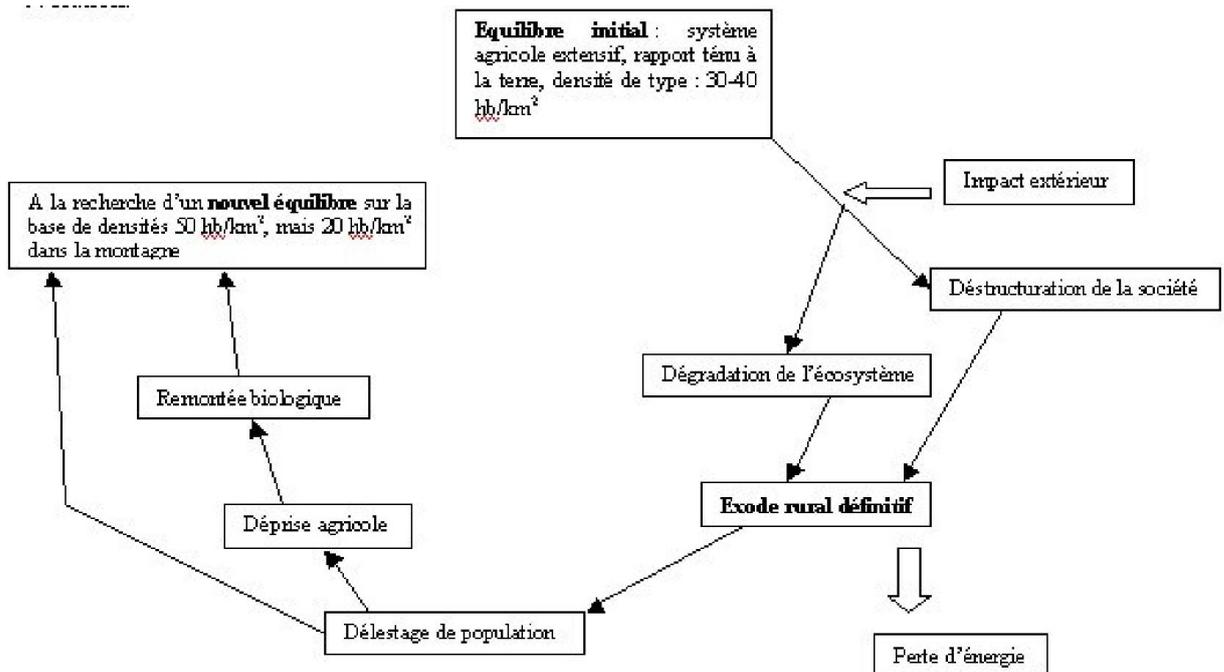
Dans les sociétés agro-pastorales du Moyen-Atlas marocain, de l'Ouarsenis (Atlas Tellien), du Dahra, des montagnes d'Annaba ou de Kroumirie (confins algéro-tunisiens), la relation à la terre est beaucoup moins forte. Les structures tribales ont été cassées par la colonisation et l'exode rural définitif - sans retour d'argent - s'est fait particulièrement sentir dans ces régions. On est passé de 40 habitants/km² au XIX^e à 20 habitants/km² aujourd'hui.

Ainsi à partir de différences pré-coloniales, les contrastes ont été exacerbés. Marc Côté a bien représenté dans son ouvrage Pays, paysages, paysans d'Algérie, qu'il existait deux types d'évolution sociétale.

Pour les montagnes paysannes de type Collo, on obtient l'évolution suivante :



Au contraire dans les montagnes agro-pastorales de type Oued Zenati, on obtient une toute autre évolution. >



Ce contraste se retrouve du reste dans les dynamiques politiques. Les sociétés agro-pastorales bousculées par la colonisation, puis par la phase de croissance et de régime socialisant, ont été sévèrement appauvries. Un croissant de la pauvreté va des montagnes de Chlef à l'ouest, à celles de Jigel à l'est en passant par Médéa au centre. C'est aussi le croissant de l'électorat du parti islamique FIS. Les montagnes paysannes au contraire ont gardé leurs structures et leurs repères, et maintenu le contrôle social sur leur population et leur jeunesse, si bien que ces sociétés montagnardes ne se sont pas retrouvées dans la mouvance islamiste.

Marc Côte peut donc conclure sur la variété des situations dans les montagnes du Maghreb, tout en rappelant que la montagne est d'abord et avant tout un fait sociétal. Les montagnes furent longtemps un élément central au Maghreb, mais furent marginalisées aux XIX^e et XX^e siècles. La question de leur place pour le siècle qui vient se pose donc, dans toute son ampleur.

Le débat qui suivit avec Marc Côte mêla des considérations plus générales sur l'Algérie, le Maghreb et la Méditerranée, et des questions plus spécifiques sur la montagne.

Dans les découpages post-coloniaux, il y eut, au départ du moins, une volonté de ne pas isoler les montagnes des plaines dans les nouvelles circonscriptions de gestion administrative. Ainsi, en Algérie, les wilayates étaient à cheval sur les montagnes et les plaines, et le pouvoir algérien refusait d'utiliser des termes régionaux pour ne pas faire rejouer des appartenances héritées. Toutefois des entités administratives correspondent parfois aujourd'hui aux montagnes, en particulier au Maroc, la Kabylie étant pour sa part partagée entre les wilayates de Tizi Ouzou, de Bejaïa et de Bouira. Ceci pose indirectement la question de la représentation des montagnes maghrébines, qui sont désignées non pas par un seul terme, « montagne », mais par une vingtaine de termes différents, selon l'altitude, la forme, la taille, les noms propres des différents massifs. Le terme « Atlas tellien » par exemple n'existe pas dans leur langue, car les gens ne voient pas la montagne à cette échelle. Au contraire chaque massif est bien individualisé. Mais si les gens distinguent les montagnes des plaines, les vieilles complémentarités continuent à fonctionner (les découpages des tribus se faisaient à cheval sur les différents terroirs). La colonisation au contraire a introduit une rupture en découpant à l'intérieur de celles-ci des terroirs de plaine, par exemple pour créer des villages de colonisation.

Les politiques de développement algériennes n'ont pas immédiatement pris en compte la spécificité montagnarde car elles concernaient tout le pays lors de la phase de grande croissance économique. Chaque région se voyait doter d'investissements, d'équipements, d'infrastructures, semblables, qu'elle soit montagneuse ou pas. C'était une politique socialisante d'homogénéisation du territoire. Puis la spécificité montagnarde a été prise en compte en tant que telle : il s'agissait essentiellement de fixer des populations sur place pour éviter l'exode rural vers les grandes villes du littoral. Actuellement on est entré dans une troisième étape qui consacre la diversité des montagnes elles-mêmes et qui distinguent les montagnes peuplées des montagnes vides. Il faut dire que les montagnes peu peuplées sont considérées comme de simples châteaux d'eau, des réservoirs de verdure, alors que les montagnes peuplées ne sont pas réduites à des montagnes refuges mais sont considérées comme des lieux de vie à part entière, des espaces de vieilles civilisations qui ont toujours vécu là.

Or le fait qu'elles aient toujours vécu là pose le problème de leurs ressources. La part de l'agriculture est aujourd'hui réduite à 5% des actifs en Kabylie. Mais beaucoup de familles

conservent un rapport étroit à la terre, notamment grâce à la pluri-activité. Toutefois le maintien de densités de 300 habitants/km² ne s'explique que par l'émergence d'autres secteurs que l'agriculture. En fait, les envois de fonds des émigrés depuis quarante ans ont permis des investissements productifs, donc pas de simples investissements dans la pierre et les villages d'émigrés. Aujourd'hui les fonds de l'émigration ne représentent que peu de choses dans le budget des familles, mais les investissements des dernières décennies se sont accumulés dans l'agriculture, le commerce, l'artisanat. La Kabylie compte ainsi des centaines de petites entreprises de cinq à dix employés travaillant dans la maçonnerie, les transports ou le carrelage. On note aujourd'hui un relatif renouveau de l'agriculture, notamment grâce à un ministre énergique qui a su faire du budget de son ministère le premier budget de l'Etat. Il n'en demeure pas moins vrai que le niveau de vie a baissé d'au moins 30 % en Kabylie. Les réponses à cette paupérisation accrue sont diverses. Le Rif a profité de sa proximité avec le détroit de Gibraltar et donc avec l'Espagne pour développer les cultures de kif (drogue douce), particulièrement rémunératrices pour les paysans rifains, qui expliquent partiellement des densités de 100 à 150 habitants/km². Le tourisme a très peu pris dans les montagnes marocaines, puisque le fait touristique est littoral à 90%. Toutefois on observe une diffusion d'un tourisme plus naturel et culturel dans le Haut-Atlas, tourisme cependant fragile et ténu. La baisse dramatique du niveau de vie a alimenté les frustrations des Berbères. Mais la différenciation spatiale est nette à l'échelle des trois Etats maghrébins, puisque si on compte 3% de berbérophones en Tunisie, ils sont 20 à 25% en Algérie et 50% au Maroc. Les Kabyles algériens ont mené une grève du cartable pendant un an pour que leur langue soit enseignée dans les écoles. Mais s'ils ont obtenu que la berbéricité soit reconnue valeur nationale en 1988, ils réclament à présent que leur langue soit aussi reconnue comme une des langues nationales. Au Maroc, des émeutes ont eu lieu à Goulmima au sud du Haut-Atlas sur des revendications berbérophones, mais si Hassan II avait promis que le berbère serait enseigné dans les écoles, il n'a pas mis en œuvre sa promesse. Rappelons qu'il existe des associations berbères, y compris dans les Aurès ou en Tunisie. Elles ont même constitué une association des berbérophones des îles Canaries à l'Egypte. Mais peut-on pour autant dire qu'il y a conscience d'appartenir à un même espace montagnard chez les populations berbérophones ? Les héritages sont très différents, et la colonisation par exemple s'est faite beaucoup plus ressentir en Algérie qu'au Maroc ou en Tunisie. Qui plus est, la pénétration des montagnes par l'économie de marché ne s'est faite que très tardivement et timidement dans les montagnes marocaines. Le décalage est très net entre les montagnes algériennes et les montagnes marocaines, alors même que les paysages des Aurès et du Haut-Atlas sont étonnamment similaires avec leurs murettes installées sur les versants. Où est le déterminisme géographique ?

Peut-on le trouver dans les logiques spatiales de l'Algérie ? Dans son livre *L'Algérie ou l'espace retourné*, Marc Côte montrait qu'à toutes les échelles, de la maison au territoire national, en passant par la ville, une tension existait entre une introversion de l'espace et son extraversion : l'habitat européen est plus tourné vers l'extérieur que l'habitat traditionnel, la médina est plus fermée que la ville européenne traversée de grandes artères, et l'Algérie ancienne est centrée sur l'intérieur des terres et les hautes plaines, alors que l'empire ottoman puis la colonisation ont fait glisser le pays utile vers le nord. On a donc eu un retournement de l'espace, à toutes les échelles, ce qui ne se fait pas sans traumatisme. Or l'Etat algérien n'a pas réussi à ouvrir la montagne sur l'extérieur. Y aurait-il un déterminisme géographique qui ferait que la montagne serait résolument tournée vers l'intérieur ? Marc Côte évoque le plan Constantine du général De Gaulle, la reprise en main par le pouvoir algérien du redéploiement vers le sud dans les années 1980. Or si cette politique a échoué et fut peu efficace, c'est qu'elle fut mise en œuvre dans une période de désengagement de l'Etat et de baisse des rentrées financières. Toujours est-il que la société civile montagnarde est résolument attachée à sa

terre. Les montagnards ne veulent pas quitter leurs montagnes. Le retour au local est net, si création d'emplois il y a, elle se fera en montagne, sur place. Dès lors peut-on parler de déterminisme géographique alors que le phénomène est résolument sociétal ?

Marc Côte conclut sur les qualités de l'Algérie. Les images de l'Algérie donnée par les médias le gênent toujours. Derrière la focalisation sur les attentats ou la morosité actuelle, il ne faut pas oublier les 30 millions d'Algériens qui ont continué à vivre avec une détermination étonnante, tout en acceptant de remettre à plat tous les problèmes et tabous de leur société, notamment leurs rapports à la politique ou à la religion. Marc Côte rappelle que l'Algérie dispose d'une presse de qualité exceptionnelle, dont le travail est remarquable et la liberté de ton incomparable à celle des médias marocains ou tunisiens. Autre signe d'espoir : l'Université algérienne compte aujourd'hui 64% d'étudiantes. La justesse de ton de Marc Côte et sa finesse d'analyse auront, espérons-le, encouragé certains à travailler sur ces régions méditerranéennes.

Compte-rendu : Olivier Milhaud

(voir aussi l'échange entre P. Gentelle et Marc Côte sur le forum à la suite de ce café)

Pour découvrir un autre visage de l'Algérie et du Maghreb, lire :

CÔTE Marc (1988) L'Algérie ou l'espace retourné, Flammarion.

CÔTE Marc (1996) L'Algérie : espace et société, Masson.

CÔTE Marc (1996) Pays, paysages, paysans d'Algérie, Ed. CNRS

CÔTE Marc (1998) Le Maghreb, La Documentation photographique, n°8002

Parmi les romanciers maghrébins d'expression française :

Mohamed Dib (L'incendie, un été africain)

Mouloud Feraoun (Jours de Kabylie, Le fils du pauvre, Les chemins qui montent)

Rachid Mimouni (Le fleuve détourné, L'honneur de la tribu)

Tahar Ben Jelloun (La prière de l'absent, La nuit sacrée)

Dris Chaïbi (Une enquête au pays)

Malika Mokeddem (Le siècle des sauterelles)

Mouloud Mammeri (La colline oubliée)

chers amis des cafés-géo,

1) Pourriez-vous transmettre à Marc Côte et à Olivier Milhaud, dont je n'ai pas les adresses électroniques, les commentaires qui suivent, avec l'expression de ma plus parfaite sympathie ?

2) Olivier Milhaud, que je salue sans le connaître, a fait, à mon avis, un compte rendu remarquable de l'intervention de Marc Côte à un café-géo lyonnais, puisque j'ai l'impression de l'avoir entendu. Du coup, sa limpidité me suggère un certain nombre d'observations. Comme il s'agit pour moi de faire avec vous de la géographie autrement, je m'affranchis donc d'usages universitaires pédalant dans le feutre et me permets a) de dire ici dans une disposition d'esprit amicale et conviviale ce qui m'excite les neurones, b) de faire mes commentaires sans avoir cherché un accès direct ni à la communication elle-même, ni à l'auteur de la communication, parce que si je ne réagis pas d'instinct, je ne le ferai jamais. Il s'agit donc d'humeur. Après tout, les comptes-rendus, ça sert à ça, non ?

Premier lot de remarques

Question 1. Qu'entend-on par déterminisme géographique si on le sépare de déterminisme naturel ? Veut-on signifier déterminisme du lieu ?

Question 2. Le « renversement spatial du pays de la fermeture sur l'intérieur à l'ouverture », qui serait pratiqué par l'Algérie « à toutes les échelles » spatiales (mais, apparemment, temporelles aussi, bien que ce dernier adjectif ne soit pas écrit) lui est-il spécifique ? Ne concerne-t-il pas plutôt la majorité des pays avant l'industrialisation, et encore plus depuis la mondialisation ?

Observation 1. La grande faiblesse des études de cas par pays (étude de cas = mouture modernisée des monographies des thèses de jadis, en moins fouillé), c'est qu'elles plaquent des concepts généraux sur des cas particuliers sans se préoccuper de comparatisme. La montagne, ça existe partout ou presque dans le monde. Est-elle refuge ou zone d'habitat « normal, c'est-à-dire à l'égal d'une plaine cultivable » (mes guillemets) en tout lieu, sous tout climat et à toute époque ? Historiquement, il semble bien qu'elle fonctionne comme refuge lorsque des gens viennent occuper les plaines voisines. Certes, tant que personne ne vient s'approprier l'espace des plaines, la tendance « normale » des sociétés pré-industrielles est d'installer les clans familiaux-tribaux à chreviv sur la montagne et la plaine (ou la vallée) pour user le plus libéralement possible de ressources complémentaires (que ces sociétés choisissent l'une plutôt l'élevage et l'autre plutôt l'agriculture est une autre énorme question). Les études que j'ai pu mener en Iran, en Afghanistan ou en Chine, ainsi que des études de géographie historique en Asie centrale, m'incitent à penser qu'un modèle général paraît se dessiner dans ce sens, qui avait été aperçu par beaucoup de géographes avant moi. Et si l'on trouvait des cas qui font exception, il serait bon d'en faire un historique attentif. De même pour les populations qui vivent en milieu désertique. Alors qu'environ 80% des êtres humains vivent au bord de l'eau ou dans sa proximité et que chacun s'y précipite dès qu'il en a la possibilité, j'aimerais que l'on m'explique les raisons du masochisme apparent des hommes vivant accrochés aux montagnes, dans les igloos et les oasis. Déterminisme biologique ? Déterminisme technique ? Déterminisme sentimental ? On aimerait le savoir, avant de décider du cas kabyle. Le déterminisme géographique est un problème trop sérieux pour qu'on le tire par un seul bout.

Observation 2. Ce n'est pas « faire fi de la liberté et des choix des acteurs » que de constater que les montagnes sont globalement des « espaces perdants », même si quelques-uns de leurs habitants peuvent y faire fortune. Où donc se manifestent le plus évidemment les réussites les

plus éclatantes de quasiment toutes les sociétés dans quasiment toute l'histoire, si ce n'est hors des montagnes, quand il existe à proximité des plaines salubres à l'écart des climats extrêmes et des fleuves qui les irriguent ? En d'autres termes et sous un autre angle, croit-on qu'il est si facile que ça de migrer ? Car étudier le concept de montagne-refuge revient à étudier par le résultat la grande question de la cause, qui est la migration. Et, dans cette migration, ce sont des sociétés entières qui s'opposent entre elles et produisent des résultats qui dépendent de l'attitude des plus forts et de celle des plus faibles, attitudes qui ne sont pas constantes. La montagne peuplée exprime le résultat d'un rapport de forces. S'il n'existe pas alentour de plaine confortable, c'est la vallée qui en tient lieu. Et si le fond de la vallée (ou l'espace du niveau de base) n'est pas convenable, c'est le piémont qui retient préférentiellement l'attention des sociétés (ça me rappelle le sujet de thèse sur les piémonts que j'avais déposé dans les années 1960 avec Dresch...que c'est loin tout ça !).

Question 3. J'aimerais bien savoir jusqu'à quel point sont arabes les Arabes de l'Algérie : la génétique des populations finira bien par nous dire combien contient de berbère le sang du moindre arabophone des plaines...

Note 1. Je prends note des définitions données dans le compte-rendu :

Le déterminisme naturel veut que les activités humaines soient déterminées mécaniquement par le milieu physique, le déterminisme historique fait tout dépendre du passé et transforme la géographie en généalogie de l'espace. le déterminisme géographique veut que l'action humaine se déduise entièrement des configurations spatiales.

Observation 2. Le titre qui est donné par le c.r. à une bonne partie de l'intervention de Marc Côte est : une réalité résolument sociétale : la révolte actuelle d'une montagne, la Kabylie

Observation 4. D'après le compte-rendu, dont je salue encore une fois la qualité, il me semble que Marc Côte surfe constamment sur une ambiguïté de départ (il me démentira au besoin). Dès le titre général donné à son intervention : les montagnes du Maghreb, il fait référence à un sous-ensemble « montagnes » dans le Maghreb (ce sous-ensemble existe-t-il vraiment et en fonction de quoi ?), alors qu'il va traiter de la révolte en Kabylie. Si la Kabylie faisait partie d'un sous-ensemble pertinent et à moins que, sans le dire, on en revienne à un exceptionnalisme des lieux..., pourquoi ce sous-ensemble ne se révolte-t-il pas ?

Observation 5. Toujours d'après le compte-rendu, il s'agirait en Kabylie d'« une révolte sociale qui aurait pu embraser toute autre région algérienne ». Soit. Mais pourquoi donc « tout autre région » ne s'est pas embrasée ? Et surtout, si l'on crée un sous-ensemble montagnes, pourquoi voudrait-on que le sous-ensemble plaine ou tout autre sous-ensemble (Sahara, côte...) se révolte ? La réponse sous-jacente est qu'il s'agit d'une révolte sociale...kabyle. Si elle embrasait le reste, elle serait algérienne. On le voit bien : la différenciation passe subrepticement de la montagne à la Kabylie. Autrement dit,

1) ce ne sont pas des montagnards qui se révoltent, ce sont des Kabyles et

2) ce n'est pas parce qu'ils sont montagnards que les Kabyles se révoltent, mais parce qu'ils sont Kabyles !

Par conséquent : que vient faire le déterminisme là-dedans ? C'est bien plutôt de ce qu'est un Kabyle aujourd'hui qu'il faut parler, et non pas de montagne... ! Me voilà, ce qui me réjouit,

d'accord avec Marc Côte : il s'agit d'« une réalité résolument sociétale » ! Mais que diable allait donc faire la montagne dans cette galère ?

Deuxième lot de remarques

Avec la suite de l'intervention, intitulée La Kabylie, essai de définition d'une montagne, on entre dans une autre problématique.

D'abord, la qualification de la Kabylie :

Relief accusé, densités fortes, désintérêt de l'État, déclin imposé de l'émigration outre-mer, tout cela produit de la paupérisation. 2. Société montagnarde, structures pré-coloniales, notamment la tadjmat, l'assemblée des sages, qui organise la vie 4 000 unités de base, village ou quartier.

Ensuite, le recherche du semblable, Y a-t-il au Maghreb d'autres Kabylie ? sans doute pour justifier le titre initial de l'intervention. La qualification de ces sociétés potentiellement semblables apparaît ainsi :

sociétés structurées, paysannes, entretenant des rapports étroits à la terre, dans des montagnes fortement peuplées mais dotées d'une tradition d'émigration ancienne : Rif, Haut-Atlas, Anti-Atlas, Aurès (le Trara et les Matmata apparaissent après). la carte des régions berbérophones se calque ? avec des exceptions - sur celle des sociétés paysannes structurées ?

Question PG (moi) : montagnes-refuges ou non ?

Réponse de Marc Côte : Peut-être pas, mais globalement le refuge a permis à la berbéricité de perdurer. Montagne = refuge + conservatoire. Mon appréciation : plus faux-cul que ça, tu meurs ! La conclusion du compte rendu confirme : « Détermination, mais pas déterminisme. Nuance ». PG (moi) : Nuance ?

Troisième lot de remarques

L'intervention de Marc Côte, décidément très riche, aborde une autre question, intitulée :

Deux grandes façons de vivre la montagne au Maghreb

Il y est dit que :

1) Les sociétés paysannes n'occupent (de manière dense avec des potentialités faibles) que 50% des montagnes, les 50% restants reviennent à des populations pastorales semi-nomades (de manière ténue...donc des potentialités fortes -PG- ?). De là des dynamiques migratoires différentes.

2) « L'émigration réelle, organisée par la collectivité, est le fait de migrants masculins et célibataires, qui empruntent des filières bien structurées permettant les retours d'argent et partiellement des travailleurs émigrés. Dès lors si l'on comptait 80 habitants par kilomètres carrés au XIX^e siècle dans ces montagnes, les densités actuelles sont de 150 habitants/km² environ en Petite Kabylie et 300 habitants/km² dans la Grande Kabylie. Ainsi, par une

causalité circulaire, des densités montagnardes fortes entraînent l'émigration, qui permet des retours d'argent pouvant maintenir des densités fortes ».

3) Mon commentaire

a) Durand-Dastès parlerait de boucle...pour caractériser la dernière phrase.

b) Bon Dieu, ce n'est pas la croissance de la densité qui entraîne au premier chef le maintien de l'émigration, c'est la modernisation du système de santé et de l'hygiène sans développement économique local qui est la cause (entre autres) de cette situation invivable ! C'est l'archaïsme des encadrements politiques nationaux qui est responsable de ces tensions insupportables ! Le maintien non-raisonnable d'une fécondité élevée lié à une pauvreté subie n'est qu'un facteur dérivé, qui entretient (conservatoire ou conservatisme oblige !) des pratiques sociales et surtout religieuses auxquelles il est difficile de se soustraire !

4) La suite de l'intervention le montre bien, et (selon le c.r.) c'est Marc Côte qui le dit (j'applaudis) : « dans les sociétés agro-pastorales du Moyen-Atlas marocain, de l'Ouarsenis (Atlas Tellien), du Dahra, des montagnes d'Annaba ou de Kroumirie (confins algéro-tunisiens), les structures tribales ont été cassées par la colonisation. D'où, exode rural définitif, sans retour d'argent. On est passé de 40 habitants/km² au XIX^e à 20 habitants/km² aujourd'hui ». À la bonne heure ! Enfin, la colonisation sert à quelque chose de bien ! Quand se rendra-t-on compte qu'il est indécent de maintenir sur des terres, qui n'en peuvent mais, des populations croissantes, alors que tous les êtres sensés du monde vont vers les villes et vers la mer pour créer une nouvelle et superbe civilisation où tout être humain, enfin, peut accéder à une consommation croissante, une formation croissante, un confort croissant, une protection croissante contre les aléas, etc... bref ce dont nous disposons tous, nous qui étudions les malheureux du djebel... (Nota bene : prière à mes lecteurs de ne pas me faire plus stupide que je ne suis. Cette civilisation que je décris effectivement superbe, la nôtre, dont rêve l'humanité entière, crée à son tour des problèmes formidables : ce n'est pas le lieu de les évoquer ici, tout simplement).

5) Je n'ai pas de commentaire particulier à faire sur la suite de l'intervention, qui se situe à une échelle où je deviens un « apprenant » ordinaire, comme on dit aujourd'hui.

Quatrième et dernier lot de remarques

6) L'analyse de Marc Côte, telle qu'elle est rapportée, me plaît beaucoup « Les sociétés agro-pastorales bousculées par la colonisation, puis par la phase de croissance et de régime socialisant, ont été sévèrement appauvries (donc, les plus « modernes » pour moi, PG). Un croissant de la pauvreté va des montagnes de Chlef à l'ouest, à celles de Jigel à l'est en passant par Médéa au centre. C'est aussi le croissant de l'électorat du parti islamique FIS »

Observation : Cela ne m'étonne pas, moi PG, parce que l'islamisme extrême me paraît d'abord relever d'une protestation-provocation de désespoir devant les impasses où sont conduites des populations abandonnées à mi-chemin de la modernisation par des encadrements politiques incapables. Mutatis mutandis, comme aurait dit Pierre George, c'est le même processus qui a conduit les Pachtoun à suivre Ben Laden, et dont Américains et Pakistanais se sont servis honteusement jusqu'au 11 septembre).

7) Marc Côte continue : « Les montagnes paysannes au contraire ont gardé leurs structures et leurs repères, et maintenu le contrôle social sur leur population et leur jeunesse, si bien que ces sociétés montagnardes ne se sont pas retrouvées dans la mouvance islamiste ».

Observation : je suis d'accord sur le processus, pas sur la conclusion qu'il faut en tirer. En effet, les Kabyles de Kabylie ont eu d'abord à défendre leur identité. Aucune raison de s'associer à un combat islamiste extérieur à la communauté. Ils ont réussi à évoluer dans un cadre d'enclavement (mot paradoxal, mais situation qui qualifie la difficulté d'accès à la modernité). Grâce à l'épargne des leurs reçue de l'étranger, qui faisait effet d'investissement, ils ont réussi à inverser la répartition des catégories socioprofessionnelles, en fait à passer du primaire au tertiaire sans industrialisation, celle-ci étant confisquée par le pouvoir central. Cette situation de petits boutiquiers, petits entrepreneurs, petits commerçants est une marque imposée du conservatoire / conservatisme. Elle n'a aucune chance de produire une société heureuse au 21^e siècle. Elle ne fera que perpétuer le retard. Il n'y a pas d'avenir pour la Kabylie telle qu'elle est, et la montagne n'a rien à voir à l'affaire.

8) Enfin, si l'on devait revenir à la question du déterminisme, je ferais volontiers mienne une partie du concept d'encadrements développé par Pierre Gourou jadis (s'il y avait moins de quinze ans, je dirais naguère...) et je poserais la question du rôle « déterministe » ou non des encadrements politiques. C'est à leur faillite que l'Algérie et la Kabylie doivent d'être où elles en sont. Mais pourquoi cette faillite ?

Pierre GENTELLE

Paris, le 25 novembre 2001

Réponse de Marc Côte :

Je suis reconnaissant à Pierre Gentelle d'avoir pris le temps de lire le CR fait de cette intervention, et de l'avoir commenté longuement.

Pour continuer le dialogue, je réponds sur quelques points, qui ne suivent pas forcément l'ordre de ses remarques.

1 - Peuplement "arabe" du Maghreb ?

Bien sûr, (je l'ai répété pendant 25 ans à mes étudiants de Constantine) le fond de peuplement de tout le Maghreb est berbère, l'apport arabe n'a été numériquement que très minoritaire, et c'est ce qui fait la spécificité du Maghreb par rapport au Machrek. Mais l'évolution au long des siècles est par la suite responsable d'une différenciation à base linguistique et culturelle entre Arabophones et Berbérophones.

2 - Le renversement spatial caractéristique de toutes les sociétés traditionnelles ?

Oui. Mais je pense qu'il est plus marqué dans le cas de la civilisation "arabo-musulmane", qui était très marquée par le fait de l'introversión, et s'est trouvée (dans le cas du Maghreb) propulsée par la colonisation dans un monde d'extra-versión. C'est pour cela que j'ai eu l'occasion de parler de "retournement de l'espace".

3 - Les montagnes, refuge ?

Elles ont pu l'être pour certaines d'entre elles dans le monde. Pour le Maghreb, je dis non. Des études précises ont montré qu'une montagne comme l'Aurès avait été peuplée plus précocement (époque pré-romaine) et plus densément que les plaines environnantes, et que c'est à partir de la montagne que se sont peuplées les plaines (d'où l'auréole de population berbérophones (chaouia) autour de ce massif. Cela, parce que, à une époque de moyens techniques rudimentaires, il était plus facile de défricher les forêts de versants que celles des plaines, plus facile de labourer ces sols légers que les sols lourds de plaine, préférable de vivre en montagne aérée que dans les zones insalubres du bas pays.

Donc, les montagnes, "espaces perdants" ? Aujourd'hui, oui. autrefois, non.

Ce n'était pas du "masochisme" que de vouloir vivre en montagne, ni dans les déserts. Dans l'un et l'autre cas, il pouvait y avoir des raisons échappant totalement à la problématique du refuge.

4 - La question du déterminisme.

J'ai personnellement toujours été gêné par ce mot, parce que trop souvent appliqué au seul domaine du milieu physique. Pour avoir eu l'occasion de connaître (brièvement) les montagnes chinoises, totalement vides, que connaît bien P. Gentelle, et (un peu plus) les montagnes maghrébines, souvent surpeuplées, je ne peux que refuser tout déterminisme de ce type. Par contre, à partir d'une "bifurcation" de départ, de type sociétale généralement, l'on constate souvent qu'existe une logique de déroulement des faits, qui fait que deux espaces, deux sociétés, prennent des chemins de plus en plus écartés l'un de l'autre. C'est ce que j'ai voulu montrer avec le cas des deux sociétés montagnardes présentes dans le Maghreb, et leurs dynamiques, tant migratoire que politique.

C'est dans cette perspective, et dans cette perspective seulement, que je parlerai de "déterminisme".

5 - La Kabylie, qu'est-ce, finalement ?

Une société, avec ses caractéristiques spécifiques (qui se retrouvent dans d'autres montagnes, et également dans certaines plaines) . Mais cette société se trouve implantée en montagne, et cela a des implications pour elle (désenclavement, équipement de villages en eau, faiblesse de l'agriculture...).

Est-il si aberrant que de fortes densités subsistent à l'orée du 21ème siècle dans ces montagnes ? Le problème des ressources économiques est posé, certes, mais il le serait dans n'importe quelle autre configuration géographique. Et je constate que les Kabyles veulent continuer à vivre sur place. Pas sur le littoral ou à Alger. Vivre dans leurs montagnes, ou partir en Europe.... Tel est leur dilemme aujourd'hui.